

## Douce nuit

Dans un couloir de la station de métro Miromesnil, près du modeste étal d'un fleuriste, un vieil homme vêtu d'un long manteau, la tête couverte d'un bonnet de laine, se tient debout, légèrement vouté, la main droite appuyée sur une canne blanche. Il chante. De rares passants s'arrêtent un instant, happés par sa voix chaude, profonde, qui couvre le bruit ambiant. Mais la plupart filent leur chemin sans même le remarquer car leurs obligations les appellent et ils ne reconnaissent pas la mélodie. De temps en temps, l'homme entend tomber une pièce dans la soucoupe posée par terre à ses pieds. Au tintement il en connaît la valeur.

Un dandy de l'ancien temps longe un autre couloir de la même station, d'un pas paisible qui énerve ceux qui le suivent. Le chef couvert d'un feutre noir, il porte des vêtements chics mais démodés : un costume de flanelle anthracite aux fines rayures claires, une longue écharpe rouge, de fins souliers en cuir noir. L'air absent, il songe, comme souvent, à sa vie d'autrefois, à ses succès d'antan, avant son exil, du temps de sa splendeur. Ses pensées l'absorbent au milieu de la foule.

Mais soudain il s'arrête et, surpris, prête l'oreille : dans l'incessant brouhaha, parmi le bruit des pas, des toux, des grattements de gorge, il croit entendre chanter la

huitième mesure du lied *An die Musik* de Schubert. Réve-t-il ? Cette musique céleste a-t-elle sa place dans ces tristes boyaux où se pressent des voyageurs sans nombre ? Intrigué, il repart et accélère le pas. La voix se fait plus forte. Il n'y a plus de doute : quelqu'un chante ce lied qu'il aime tant ! Le couloir tourne à droite et débouche sur une place où en confluent deux autres. Guidé par le chant, il prend celui d'en face et, après un dernier virage, découvre l'interprète : un vieil aveugle, chaudement vêtu, debout, le regard perdu devant lui. Son large et beau visage, sa voix puissante, cette mélodie si pure, émeuvent le vieux dandy. Il s'arrête devant le chanteur, l'observe, reconnaît chaque note de ce lied qu'il a souvent accompagné. La voix de baryton l'enveloppe, l'envoute, le plonge dans un lointain passé.

Les dernières paroles du lied envahissent maintenant l'espace, et dans la tête du vieux dandy le piano les accompagne. Puis plus rien, le silence, car, voguant sur d'autres flots, il n'entend plus le bruit de la foule. Immobile, saisi d'admiration, il regarde l'aveugle, ébauche un applaudissement de ses longues mains délicates.

L'homme entame maintenant *Ganymed*, composé par le jeune Schubert sur un poème de Goethe. Le vieux dandy est fasciné, cette voix le pénètre au plus profond de l'âme, cette musique improbable en ce lieu le bouleverse. Mais il se fatigue, ne pouvant rester longtemps debout. Il attend la fin du lied, puis s'approche de l'aveugle. En quelques sobres mots, il le félicite et s'étonne qu'il chante Schubert dans le métro. Et si merveilleusement. Le vieil homme lève sur lui des yeux troubles.

— Merci, dit-il. Très peu de gens savent ce que je chante et comprennent mon émotion à fréquenter ce génie.

— Je suis moi-même très ému en vous écoutant... Vous connaissez beaucoup de ces lieder ?

— Une soixantaine. Et chaque mois j'en apprend un nouveau. Facilement pour la musique, difficilement pour les paroles car je ne puis lire avec mes yeux morts et je ne connais pas l'allemand. Alors je dois beaucoup les écouter. Mais je ne veux pas chanter les versions françaises, par respect pour le jeune prodige qui a créé ces œuvres. Je ne veux pas trop le trahir. Déjà que je les chante sans leur accompagnement.

— Vous vous produisez souvent ici, dans le métro ?

— Oui, presque chaque après-midi.

— Et vous ne chantez que Schubert ?

— Oui... C'est bizarre, n'est-ce pas ?

— Je dirais plutôt admirable ! Vous avez une voix magnifique, une interprétation tout en nuances qui traduit sans doute beaucoup de travail et nécessite une extrême concentration dans ce bruit, cette agitation, parmi tous ces gens qui s'en fichent.

— Merci monsieur.

— Vous êtes, ou vous avez été, professionnel ?

— Non, pas du tout.

— Alors c'est d'autant plus admirable... J'aimerais vous demander une chose.

— Oui ? dit le vieil homme, étonné.

— Voudriez-vous venir chanter chez moi ? Naturellement je vous paierais. Beaucoup plus que les clopinettes que vous récoltez ici.

Surpris par cette proposition, le chanteur ne dit mot. Son visage reste impassible, comme s'il n'avait pas entendu la question. Le vieux dandy insiste :

— J'habite à deux pas. Nous pourrions y aller maintenant, si vous voulez.

— Et je chanterais pour vous seul ? Aujourd'hui même ?

— Oui. J'ai un piano. Nous verrions ce que nous pouvons faire ensemble.

— Vous êtes pianiste ?

— Je l'ai été. Je vous raconterai... Alors, qu'en pensez-vous ?

Le vieil homme réfléchit.

— Pourquoi cette demande insolite ? Si vous aimez Schubert, ne pouvez-vous écouter les versions des plus grands, à la radio ou sur des CD ? Je ne suis qu'un nain à côté d'eux.

— Vous vous sous-estimez. Je ne sais pas qui vous êtes, quel fut votre passé, mais les deux interprétations que je viens d'entendre sont magistrales... Je vais vous dire. Il y a très longtemps j'ai accompagné Piotr Ivanov, le grand baryton russe, qui chantait magnifiquement Schubert. Or votre voix, par son timbre, sa profondeur, son délicat vibrato, son onctuosité, me rappelle la sienne. Un lointain passé ressurgit dans ma tête et me trouble... Voilà pourquoi je vous invite. Venez, je vous en prie, je suis vieux, vous n'avez rien à craindre.

L'homme réfléchit encore un long moment, secoue un peu la tête, et finit par acquiescer :

— D'accord, je vais vous suivre.

Il se baisse pour prendre la soucoupe, en vide le maigre contenu dans une poche de son manteau, puis se redresse avec effort.

— D'où vous vient cet accent ? demande-t-il.

— Je suis né en Russie où j'ai vécu jusqu'à l'âge de trente-trois ans, il y a une éternité. Mais c'est un accent imprimé au fond de ma gorge, que j'emporterai dans la tombe comme la plupart des vieux émigrés russes.

Les deux hommes sortent de la station. Le temps est humide et froid en ce début novembre. Giflés par des bourrasques de grésil, ils marchent lentement en prenant garde de ne pas glisser sur les feuilles mortes qui jonchent les trottoirs et voltigent parfois. Le vieux dandy tient le bras de son invité pour l'aider à éviter les obstacles et à traverser les rues.

Bientôt ils arrivent à destination. « C'est ici » dit l'homme à l'écharpe rouge, devant le perron d'un petit hôtel particulier coincé entre deux immeubles. Les murs jaunâtres en sont décrépits, la peinture grise de la porte et des volets s'écaille. Il aide le chanteur à grimper les trois marches et l'introduit dans la maison. A gauche du vestibule, où ils accrochent manteaux et couvre-chefs, s'ouvre un salon dans lequel l'hôte conduit son invité. Il l'aide à s'asseoir dans un fauteuil capitonné de cuir usé, puis allume trois lampes réparties dans la pièce qu'elles éclairent d'une douce et chaude lumière. Le sol est couvert de tapis à dominante rouge. Des meubles en bois sombre, dont l'un porte un samovar étincelant, bordent les murs. Et dans un angle trône un piano à queue laqué de noir.

— Vous voulez boire quelque chose ? Un verre de vin, un jus de fruit ?

— Juste un verre d'eau s'il vous plaît... Cette pièce est grande me semble-t-il. Y a-t-il du tissu sur les murs ?

— Oui, elle est grande, et les murs sont tendus d'une soie bien ancienne.

— Je l'entends. J'aime cette réverbération... C'est à vous cette maison ?

— Non, à ma sœur, qui vit avec moi. Attendez une seconde, je vais vous chercher de l'eau.

Il sort de la pièce. L'aveugle tourne la tête, écoute, à l'affût du moindre souffle.

— Voici, dit l'hôte des lieux, revenu dans le salon, un verre à la main.

— Merci.

— Maintenant écoutez.

Il s'approche à petits pas du piano, ouvre le couvercle du clavier et, debout, joue un do, un mi. Puis, tout en regardant son invité, un mince sourire aux lèvres, il plaque un accord majeur.

— Mais c'est un Steinway ! s'exclame ce dernier en se levant à demi. Un Steinway ! Et de la vieille époque ! Années vingt ou trente ! C'est extraordinaire ! Il est à vous ?

— À ma sœur. Tout est à elle ici, des meubles aux petites cuillers. C'est effectivement un Steinway, de 1928, mais il n'est pas en très bon état. La laque est rayée, absente par endroits. Surtout il manque deux touches en ivoire, ce qui complique un peu le jeu. Mais je l'adore quand même, surtout dans le médium.

— C'est le grand modèle, à queue, n'est-ce pas ?

— Oui, le grand modèle, produit dans l'usine allemande... Mais peu importe. Si nous essayions de jouer quelque chose ensemble ?... Le lied *Auf dem see*, vous le connaissez ?

— Oui, très bien, je le chante souvent. Mais vous êtes donc toujours pianiste ? demande le vieil homme, ébahi.

— Je le fus en tout cas. Mais j'ai beaucoup perdu. Allons-y, je vous raconterai plus tard.

L'aveugle, sa canne à la main, s'approche lentement du piano, aidé par son hôte qui est venu le chercher. Il touche l'instrument, le caresse avec tendresse. Le vieux dandy s'assoit sur la banquette tapissée d'un velours carmin. Il remue ses doigts, se concentre.

— Vous êtes prêt ? demande-t-il au bout d'un moment.

— Oui, murmure le vieil homme, intimidé.

Alors les premières notes jaillissent de l'instrument. Puis, après l'introduction, la voix les rejoint et les deux artistes interprètent ce chant sublime. Ils sont étonnés, heureux, émus l'un et l'autre, bien que leur performance soit loin d'être parfaite. Le pianiste ne respecte pas toujours le rythme. Il commande mal à ses doigts qui parfois se bloquent du fait de l'arthrose. Le chanteur quant à lui manque un peu de justesse sur les notes aigües.

Le morceau est fini. Les deux hommes se taisent, la tête emplie de souvenirs qui se bousculent.

— Je vais vous raconter, dit le dandy après un long silence. Vous voulez bien ?

— Oui, bien sûr, et ce sera mon tour après.

Le pianiste raccompagne l'aveugle à son fauteuil, l'aide à s'installer, et s'assoit en face de lui.

— Dans mon pays, commence-t-il, après de longues études de piano au conservatoire de Saint-Pétersbourg, j'ai eu la chance d'être rapidement reconnu. Je jouais surtout de la musique de chambre, en particulier le grand répertoire russe du XIX<sup>ème</sup> siècle dont j'étais devenu un spécialiste : Tchaïkovski, Borodine, Moussorgski, et beaucoup d'autres compositeurs que vous ne connaissez pas en Occident.

Un jour j'ai entendu à Moscou Piotr Ivanov chanter *Der Tod und das Mädchen*, *La jeune fille et la mort*, ce lied merveilleux, tellement poignant qu'il m'arrache toujours des larmes. Je vois à votre visage que vous le connaissez. Cette interprétation m'a bouleversé. Tout le reste du récital aussi, une vingtaine de lieder. Je ne sais pour quelle raison mystérieuse, le talent de Piotr ayant sûrement joué, je suis alors tombé follement amoureux de cette musique, plus sans doute que je ne l'ai jamais été d'aucune femme. Je ressentais, à plus d'un siècle d'écart, une proximité inouïe avec ce créateur, ce génie quasi ignoré de son vivant et emporté si jeune par la maladie. Ses airs, d'apparence si simple, mais d'une incroyable richesse mélodique, ses accompagnements parfaits se combinant merveilleusement avec le chant, tout cela me remuait au plus profond. Alors j'ai travaillé les partitions d'une dizaine de lieder, parmi les plus célèbres, et j'ai contacté Piotr. Bien sûr il avait déjà un pianiste habituel. Mais nous nous étions croisés à plusieurs reprises et il a accepté de m'écouter. Je me suis donc rendu chez lui, dans le bel appartement qu'il occupait tout près de la place Rouge. Il avait un excellent piano, un Blüthner, et nous avons travaillé trois œuvres. Il a paru séduit, bien que ce soit un

homme réservé qui ne laisse rien paraître de ses sentiments. A ma deuxième visite il a convié sa femme en qui il avait grande confiance. Et nous avons interprété ces trois lieder. A la fin, il s'est tourné vers elle, sans prononcer un mot, attendant calmement son jugement. Elle lui a juste dit qu'il devrait faire un essai public avec moi, ce qui lui a suffi. Deux mois plus tard, après avoir longuement répété, nous nous sommes produits dans une petite salle moscovite. L'accueil enthousiaste du public et de la critique l'a convaincu de poursuivre l'aventure avec moi. Et voilà comment je suis devenu l'accompagnateur du grand Piotr Ivanov. Nous interprétions essentiellement Schubert, mais aussi Mozart, Hugo Wolf et quelques russes. Tout se passait bien. J'étais reconnu, marié, père de deux enfants. Et je passais ma vie en communion avec Piotr et Frantz sur les cimes de la création humaine. Cela durant près de dix ans.

Mais en même temps, et je le regrette aujourd'hui, j'ai commencé, utilisant ma notoriété, à professer des opinions politiques non orthodoxes. Je critiquais le régime, je soutenais les opposants, les refuzniks comme nous disions, les Sakarov, Plioutch et autres. Je prônais une entière liberté pour les artistes, je défendais leur indépendance vis-à-vis du pouvoir, leur refus des canons du réalisme socialiste, je participais à des réunions interdites. Ma femme, inquiète à juste titre, me désapprouvait. Mon ménage se fissurait.

Finalement, en 1981, j'avais trente-trois ans, informé par un cousin qui travaillait au politburo que j'allais être arrêté sous peu, j'ai pris la décision de fuir ma patrie. Seul. Vous vous rappelez peut-être qu'à cette époque on

n'enfermait plus les opposants politiques au goulag, mais dans des hôpitaux psychiatriques, puisque s'ils critiquaient un régime aussi admirable c'est qu'ils étaient fous. Et là on les gavait de psychotropes jusqu'à en faire des zombies...

J'ai réussi à quitter la Russie et, après un périple de six semaines à travers l'Europe centrale où, grâce à la musique, j'avais noué des contacts, j'ai pu atteindre la France, dont je rêvais depuis longtemps. J'y ai demandé, et obtenu, l'asile politique.

Vous voulez un autre verre d'eau ? ... Non ?... Vous êtes sûr ? ... Alors je poursuis...

En France ça n'a pas été simple. J'ai d'abord dû apprendre la langue, que je baragouinai à peine. Et on ne peut pas dire qu'on m'attendait. Ni le public, ni les musiciens, ni les institutions. Ma réputation n'avait guère franchi les frontières. Beaucoup moins que ce que j'imaginai. Ça n'a donc pas été facile. Je donnais quand même quelques concerts, j'ai accompagné durant trois ans un baryton médiocre, mais cela ne me permettait pas de vivre. Alors comme tant d'artistes, souvent très talentueux, j'ai enseigné le piano, chez des particuliers et dans un conservatoire de la banlieue parisienne.

Deux ans après, ma sœur m'a rejoint. Jeune diplomate, elle avait rencontré à Moscou, dans un repas officiel, un attaché d'ambassade français, rejeton d'aristocrates encore fortunés. Je ne sais pas si elle l'aimait vraiment, mais en tout cas elle l'a épousé, l'a suivi peu après à Paris, a vécu avec lui cinq ou six ans, avant de comprendre sa vacuité. Un divorce a conclu cette histoire peu glorieuse, mais très bénéfique puisqu'elle a récupéré cette maison

où nous vivons ensemble, et qu'elle touche depuis lors une pension confortable !

Quant à mes enfants, je ne les ai revus que huit ans après mon exil, quand le communisme est enfin mort et que j'ai pu me rendre en Russie. C'était devenu des adultes, le contact n'a pas été facile. Ils m'en voulaient de les avoir laissés.

Rassurez-vous, je termine bientôt.

Dix ans à peine après mon installation en France, encore jeune donc, j'ai commencé à souffrir d'arthrose. À mon grand dam, je perdais de la dextérité dans les doigts, je ne pouvais plus jouer les pièces rapides. Et bien sûr mon étoile, déjà peu brillante sur les scènes françaises, a pali davantage. Jusqu'à s'éteindre...

Depuis, je vis de leçons de piano données à des enfants peu doués, souvent descendants de russes blancs. Je profite aussi de la pension de ma sœur. Et bien sûr de cette maison. Je joue toujours pour moi, avec plaisir, surtout Schubert et Mozart, mais cette maudite arthrose m'oblige à me cantonner aux pièces les plus faciles. Voilà pourquoi votre oreille d'une extrême finesse a sûrement remarqué des faiblesses dans mon jeu, de légères ruptures de rythme que je ne puis maîtriser...

Je n'ai pas été trop long ?

— Non, pas du tout. Je vous ai écouté avec beaucoup d'intérêt. Et d'admiration pour votre étonnant et courageux parcours... Quelle chance que le ciel ait permis cette rencontre et que nous partagions la même passion ! Comme le hasard fait parfois bien les choses ! Car moi aussi, la musique m'a toujours nourri. Mes parents, venus tout jeunes de Pologne, étaient pauvres, mais joyeux et

amoureux, toute leur vie je crois. Ils chantaient souvent à la maison, des airs classiques, des duos d'opéra. Et moi je chantais aussi, seul et en chorale. Un répertoire varié, religieux et profane, rarement des chansons populaires.

Schubert, je l'ai découvert à la radio. Je devais avoir douze ans. C'était le célèbre *Ave Maria* qui m'a tout de suite ému aux larmes. Pour le Noël suivant, j'ai demandé à mes parents un CD, Fischer Dieskau interprétant *Le voyage d'hiver*, et une biographie du compositeur. Et moi aussi, comme vous, je me suis mis à adorer cette musique et cet homme. Cet homme modeste, dénué de charme physique, mais entouré d'amis et béni des dieux... J'ai voulu étudier sérieusement la musique, mais mes parents s'y sont opposés. C'était trop long, trop cher, il fallait que je gagne ma vie. Alors à seize ans, je suis entré chez Renault, sur l'île Seguin, comme mon père. Nous habitons Boulogne, pas loin. Et je suis resté là jusqu'à la fermeture de l'usine, en 1992. Après, ils m'ont formé à la comptabilité, et j'ai fini au siège. Mais je ne vivais que pour la musique. Le week-end, les soirs de semaine parfois, je conviais chez moi des camarades. Ma mère, modeste pianiste, venait m'accompagner sur le Gaveau que j'avais acheté d'occasion avec mes premières économies. Et moi je chantais Schubert, parfois aussi Mozart, Brahms ou Hugo Wolf. Quelques amis ont vite lâché prise. Ils ne comprenaient pas cette musique à l'époque du rock et du yéyé. Mais d'autres, pourtant simples ajusteurs ou fraiseurs, se sont progressivement laissé séduire. De sorte que nous avons constitué un petit groupe, d'hommes surtout, il y avait tout de même deux femmes, qui se retrouvaient chez moi pour communier dans la

musique presque tous les dimanche après-midi. Et puis ma mère est morte, deux ans après mon père, et je n'ai trouvé personne pour la remplacer.

— Vous reproduisiez en somme les schubertiades des cafés de Vienne, commenta le vieux dandy en affichant un tendre sourire.

— Tout à fait, vous avez raison, avec sûrement beaucoup moins de talent, mais sans doute autant d'enthousiasme et de plaisir... Malheureusement, trois mois après le décès de ma mère, peut-être n'était-ce pas un hasard, ma vue qui avait toujours été mauvaise, s'est brutalement dégradée, et en moins d'un an je suis devenu aveugle. Une rare conséquence du diabète dont je souffre depuis l'enfance. Au début ce fut très dur. Désespéré, je songeais à la mort. Je vivais seul. Mais je me suis vite aperçu qu'un sens étant perdu un autre s'améliorait : l'ouïe, qui devenait pour moi l'unique moyen de percevoir le monde. Et bien sûr de jouir de la musique. Je constatais que j'entendais de mieux en mieux, que les moindres inflexions du chant des autres ou du mien me frappaient. Et l'amour que j'avais pour la voix, celle de mes semblables et, sans forfanterie, la mienne, remplissait de plus en plus ma vie. Je renaissais.

Un jour, je ne sais pourquoi, sans doute parce que la solitude me pesait trop sur les épaules, je me suis armé de courage et je suis allé chanter dans le métro. J'ai choisi l'endroit où vous m'avez rencontré, près du gentil fleuriste, qui m'a donné son accord, et j'ai entamé *Serenata*, cette pure merveille, que vous connaissez sûrement.

Le pianiste hocha la tête pour approuver, oubliant la cécité du chanteur. Ce dernier continua :

— Les gens filaient devant moi, comme à leur habitude. Mais des pas légers se sont arrêtés. Plusieurs. Et quand j'ai terminé ce lied, une femme m'a abordé et, avec une petite pointe d'accent allemand que je n'ai pas oubliée, m'a dit son admiration. Je suis donc revenu. Et presque tous les après-midi, au même endroit, près des fleurs dont j'aime sentir les parfums qui varient selon les jours, je chante Schubert. Comme je vous l'ai dit, je connais maintenant plus de soixante lieder, et bien que ma mémoire ne soit plus celle de ma prime jeunesse, mon répertoire s'enrichit d'une œuvre chaque mois... Voilà, monsieur le pianiste.

— C'est magnifique, magnifique ! Vous manquez d'un accompagnateur, et moi d'un chanteur ! Et ce farceur génial de Schubert nous a réunis. J'ai un lieu, un piano, des amis mélomanes. L'avenir est à nous ! s'exclama le vieux dandy, bouillant d'excitation. Voulez-vous que nous préparions un modeste concert ?... Je vous vois hésiter. Mais n'ayez crainte. Bien que ne roulant pas sur l'or, je pourrai vous aider... Combien gagnez-vous en chantant dans le métro, au risque de prendre froid ou de vous faire voler ?

— Ce n'est rien. L'aide que vous songez à m'apporter est tellement plus importante. Ne vous inquiétez pas. Le métro, c'est pour avoir un auditoire et faire partager ma passion à quelques âmes élues. Ma petite retraite me suffit. Je n'ai pas besoin de cet argent. D'ailleurs, le peu que je récolte je le donne ensuite aux mendiants qui me connaissent et m'interpellent par mon nom dans les rues... Au fait, comment vous appelez-vous, monsieur ?

— Iouri Gabrilov. Et vous ?

— Marek Dabrowski.

— Un nom bien polonais ! Alors, Marek, voulez-vous que nous tentions cette aventure à nos âges canoniques ?

— Oui, Iouri, faisons ainsi honneur à Schubert qui regarde peut-être de là-haut les deux petits vieux que nous sommes, un sourire moqueur mais amical aux lèvres.

— C'est bien dit, Marek, je crois que nous allons nous entendre, sans jeu de mots... Je vais prendre un petit porto pour fêter notre rencontre, tellement improbable. En voulez-vous ?

— Oui, je veux bien, merci, juste une goutte.

Tandis que Iouri va chercher en claudiquant une bouteille et deux verres dans le buffet du salon, une femme apparaît sur le seuil. Des bottines et une jupe en cuir noir, un pull-over bleu nuit à col roulé, des cheveux blonds trop longs pour son âge encadrant un visage très ridé, aux lèvres trop rouges, aux yeux bleus trop maquillés, lui donnent une présence insolente. Marek l'a entendue le premier et se tourne vers elle.

— Dimitrri, qui est cet homme que je ne connais pas ? demande-t-elle à son frère d'une voix forte.

— Il s'appelle Marek Dabrowski et c'est maintenant un ami. Marek, je vous présente ma sœur, Olga.

— Bonjour madame.

Olga examine l'intrus d'un œil inquisiteur, en fronçant les sourcils. Iouri répond à son interrogation muette, en russe, longuement. Elle ne semble pas convaincue, mais se tait. Puis elle dit :

— Montre-moi, Dimitrri.

Et s'adressant à Marek :

— Connaissez-vous le lied *Meeres stille* ?

— Oui madame, je le connais.

— Alors Dimitrri, veux-tu l'accompagner ? demandet-elle sur le ton d'un ordre.

Les deux hommes rejoignent ensemble le piano. Iouri s'assoit sur la banquette, regarde Marek, qui se tient debout sur sa droite, fixe longuement le plafond pour se concentrer, baisse les yeux, et quelques secondes plus tard les premières notes s'égrènent, emplissant l'espace. Puis la voix de Marek, profonde et chaude, les rejoint. Le visage sévère d'Olga traduit sa concentration, puis son étonnement, et se déride enfin. Elle écoute les artistes sans plus cacher son ravissement.

C'est fini. Le silence a repris possession de la pièce. Personne ne parle. Le fantôme de Schubert est là, muet, présent au milieu d'eux.

— Splendide ! s'exclame la sœur, splendide ! Monsieur, vous avez un talent admirable. Et mon frère m'a dit que vous ne vous êtes jamais produit qu'auprès d'amis, et dans le métro ?

— C'est exact, madame.

— Quel gâchis ! Quelle tristesse ! Posséder un don pareil, avoir autant travaillé, car on ne peut atteindre un tel niveau sans un effort intense, et en faire profiter si peu de gens !

— Tu vois, Olga, je ne t'avais pas menti... Nous allons travailler ensemble. Je vais consulter à nouveau le docteur Blanchard pour voir s'il peut soulager un peu cette maudite arthrose, au moins dans les mains. Et d'ici un mois peut-être nous convierons nos amis pour un petit concert.

— Iouri, dit doucement Marek, il faut peut-être essayer de soigner votre arthrose, mais aussi, ce qui est plus simple, mieux accorder votre piano, qui en a besoin. J'ai appris à le faire. Il faudrait juste que vous me procuriez les outils nécessaires. A moins que vous ne les possédiez.

— Vous avez raison. Il n'a pas été accordé depuis au moins deux ans. Je m'en rends à peine compte, mais je constate là aussi que vous avez l'ouïe très fine. De quoi avez-vous besoin ?

— Il me faut un accordeur chromatique pour avoir une parfaite fréquence en la 440, un diapason, une table d'accordage, une clé d'accord, si possible à tête interchangeable, des bandes de feutre pour bloquer deux cordes d'une note pendant que je règle la troisième, des pinces en plastique afin d'étouffer deux cordes simultanément. Enfin une lampe de poche puissante, mais ça vous devez avoir...

— C'est tout ? réagit Iouri en riant ... Je vois, Marek, que vous êtes un expert, mais je crains que tout cela ne coûte fort cher. Il y a un marchand de piano tout près d'ici, que je connais bien. J'irai lui demander demain si par hasard il pourrait me prêter ce matériel. Sinon, je crois qu'il sera plus économique de faire appel à un accordeur, non bien sûr que je doute de votre compétence, j'ai pu mesurer l'exceptionnelle qualité de votre oreille... Je vais chercher une feuille de papier et un stylo afin que vous puissiez écrire cette longue liste que je n'ai pas entièrement retenue... Au fait vous pouvez écrire ?

— Oui, je peux.

— Tant mieux, cela ne doit pas être si simple quand on ne voit pas... Vous avez donc souvent accordé des pianos ? demande Iouri en allant vers une commode, à l'autre bout de la pièce.

— Oui. Trois ou quatre ans après avoir perdu la vue, j'ai eu envie d'apprendre à le faire. Ensuite, jusqu'à l'année dernière encore, j'ai pratiqué cette activité pour arrondir mes fins de mois, et rencontrer des gens, des musiciens. Mais, comme vous savez, les pianos acoustiques se font de plus en plus rares.

— C'est un fait, bien triste. Le monde change, cher monsieur, pas aussi vite que nous mais tout de même... Oh, je vois qu'il va être dix-neuf heures. Voulez-vous dîner avec nous ? Modestement ? Et nous pourrions chanter et jouer après ?

— Dimitrri a raison, ce serait très sympathique, ajoute Olga, qui trône dans un fauteuil, attentive à la conversation.

— Non, merci, répond Marek après un temps de réflexion, je ne veux pas m'imposer.

— Mais ce serait avec grand plaisir, relance Iouri.

— Non, c'est gentil, je ne préfère pas.

— Alors pouvez-vous revenir demain, afin que nous commençons à travailler sans délai ? demande Iouri.

— Oui... demain matin je peux, à dix heures par exemple.

— Dix heures, c'est parfait. Et ne vous en faites pas pour les partitions. Je possède celles de plus de deux cents lieder, dont probablement la plupart de ceux que vous connaissez. Nous n'aurons que l'embarras du choix.

—Merveilleux ! Merveilleux ! Je suis impatient de commencer !... Mais je dois rentrer maintenant. Il se fait tard. Pouvez-vous me raccompagner, s'il vous plaît, jusqu'à mon domicile ? Ce doit être à un quart d'heure à pied environ.

— Où habitez-vous ?

— Au 17 rue Duchesse. Je voudrais repérer le chemin pour pouvoir le faire dans l'autre sens demain matin tout seul.

— Mais bien sûr, je comprends. Je vais vous accompagner, je connais cette rue.

— Merci.

Marek se lève et tend à Iouri le papier sur lequel il a noté maladroitement, en gros caractères, le matériel nécessaire pour accorder le piano.

— Merci, je m'en occupe dès que possible... N'oubliez pas votre manteau, votre bonnet, votre canne... Ça y est ? Vous avez tout ? Alors nous pouvons y aller.

— Au revoir madame, salue Marek, la main sur le cœur, pardonnez-moi de vous enlever Iouri. À demain.

— Au revoir Marrrek. Je crois que la vie de mon frère a pris ce soir un nouveau départ, grâce à vous. Je ne l'avais pas entendu rire depuis au moins dix ans. Soyez-en remercié.

La nuit est tombée sur la ville, les piétons sont rares, il tombe une fine pluie glacée. Mais les deux hommes n'en ont cure. Ils parlent de Schubert, échangent sur le compositeur des anecdotes qu'ils connaissent tous deux, heureux, riant parfois comme des enfants, ébahis l'un et l'autre par cette rencontre inouïe.

Ils ont choisi douze lieder et les ont travaillés durant plus d'un mois. Marek a pu accorder le piano grâce au matériel prêté par le marchand. Sous le contrôle de sa sœur, Iouri a tout fait pour limiter les atteintes de l'arthrose et rendre ses doigts plus agiles : strict régime alimentaire composé de poisson gras, de légumes, de gingembre et de fruits, séances d'acupuncture qui n'ont pas donné grand-chose, injections de cortisone et prises d'anti-inflammatoire. Le gain est léger mais sensible.

Mi-décembre ils ont dressé des listes et lancé les invitations.

Et le grand jour est arrivé, le dimanche précédant Noël.

Olga a soigneusement rangé le salon, déplacé des meubles avec l'aide de son frère, allumé les lampes et disposé de multiples bougies qui colorent la pièce d'une chaude lumière mouvante. Le samovar étincelant murmure sa douce musique, des assiettes de cornichons à la russe, de harengs fumés, d'appétissants pirojkis, s'offrent aux regards. Tout est prêt, on n'attend plus que les invités.

Mais voici qu'ils arrivent, seuls ou par petits groupes. Iouri et sa sœur, postés dans le vestibule, les accueillent avec force embrassades et salutations. Beaucoup sont russes, de vieux amis, des élèves, de la famille lointaine. D'autres sont polonais, ou inconnus du maître de maison. Alors il fait signe à Marek, qui, intimidé par cette effervescence, se tient en retrait et les rejoint à petits pas. Il reconnaît à leurs voix d'anciens camarades d'usine, impressionnés par le décor, une femme qu'il a aimée jadis et ne semble pas le remettre, un ami de longue date qui

ne l'a pas lâché quand il a perdu la vue, contrairement à beaucoup d'autres.

Il est maintenant cinq heures. Tout le monde est arrivé. Jamais autant de gens ne se sont rassemblés ici. Au moins trente personnes. Certains ont à la main une tasse de thé servie par la virevoltante Olga, d'autres un verre de vodka offert par Iouri. Et tous bavardent cordialement, heureux de se retrouver ici et impatients d'entendre les artistes. Iouri parade : costume anthracite finement rayé, chemise éclatante de blancheur, nœud papillon rouge sang. Sa sœur n'est pas de reste avec ses bottines noires, une longue jupe en velours outremer et une chasuble bleu clair festonnée d'or qui met en valeur ses yeux et ses cheveux. Marek, qui s'est habillé seul, comme toujours, n'a pas su assortir les couleurs : sa chemise verte jure avec sa veste à carreaux. Mais personne n'a le mauvais goût de s'en moquer, de sorte qu'il n'en souffre pas.

Les artistes rejoignent maintenant le piano, Iouri tenant Marek par le bras. Les invités s'installent sur les deux canapés, les cinq fauteuils, les huit chaises qu'on a rapportées des autres pièces, et sur les tapis pour les plus jeunes. Iouri déplace un peu la banquette du piano, s'assoit, se lève, la bouge à nouveau, et finit par trouver la bonne position. Il tourne la tête vers le public, la lève au plafond pour se concentrer, place ses mains au-dessus du clavier. Marek se tient, comme à son habitude, à droite du piano sur lequel il pose une main tremblante. Il respire plusieurs fois à fond. Les invités, silencieux, observent attentivement les deux hommes.

— Tu es prêt ? chuchote Iouri.

— Oui, dit Marek en hochant la tête.

Alors Iouri attend encore un moment, remue ses doigts qui semblent bien mobiles, et joue les premières notes de *Ganymed*, avant que ne s'élève la voix puissante de l'aveugle. Et le lied se déroule, ample, majestueux, comme une rivière et ses larges méandres, devant un public admiratif et surpris. Marek contrôle difficilement son trouble. De ses yeux morts coulent des larmes. Jamais il n'a chanté devant une telle foule, une foule silencieuse dont il entend le moindre souffle, le moindre frôlement, une foule attentive qui gobe les paroles qui s'envolent et se dissolvent dans la pièce.

Derniers vers, derniers accords. Silence. Puis soudain les invités se déchaînent, applaudissent, crient « bravo », avant que le tumulte ne faiblisse, puis ne cesse. Et un autre lied jaillit alors de la bouche du chanteur et des doigts du pianiste. Olga, qui s'est placée au fond de la salle, observe tout le monde et jubile du succès de son frère, bien qu'elle le jalouse un peu. Elle n'a pas son talent. Mais l'admiration l'emporte et elle n'est pas la dernière à la manifester.

Le concert s'achève. Ils ont chanté les douze lieder, tous d'une infinie beauté, tous composés par un jeune autrichien il y a deux siècles, à Vienne ou dans les alentours. Iouri a moins bien joué les derniers, son arthrose s'étant réveillée. Mais Marek au contraire s'est affirmé au fil des minutes. Son émotion vaincue, il a pu donner toute sa mesure et emporter la salle.

Debout l'un à côté de l'autre, ils saluent à l'ancienne, en se courbant profondément, un peu moins pour Iouri qui craint de réveiller une douleur lombaire. Le public s'est levé et trépigne, applaudit à tout rompre, en rythme

maintenant. « Bis, bis ! répètent les plus enthousiastes. On n'arrête pas comme ça ! »

Alors Iouri demande d'un geste le silence, finit par l'obtenir et prend la parole :

— Mes amis, merci pour vos applaudissements qui nous vont droit au cœur, à Marek et à moi... Si vous le permettez, nous allons maintenant, pour conclure, faire une infidélité à Schubert, dont je suis sûr qu'il ne nous en voudra pas, en interprétant un chant célèbre, qui lui a été parfois attribué, mais qu'a composé un obscur organiste autrichien en 1818. Vous allez tout de suite le reconnaître.

Alors il se rassoit, Marek se repositionne, les deux artistes se concentrent, et dans la salle intriguée retentissent les premières mesures du célèbre chant de Noël *Douce nuit*, en français, la langue commune à l'assemblée : *Douce nuit, sainte nuit*... Marek, dont le visage exprime un bonheur indicible, fait signe aux invités de chanter avec lui. Deux ou trois font entendre timidement leurs voix, puis d'autres, plus affirmés, et finalement la plupart, dont Olga du fond du salon. Tout le monde est resté debout et chante, plus ou moins bien, sans connaître les paroles, sous la direction de Marek qui agite les bras comme un chef de chœur. La joie se lit sur les visages. Pour se faire entendre, Iouri joue plus fort. Il grimace quand ses mains lui font mal. Marek tremble d'une émotion qu'il contient difficilement.

Dans la rue, des passants s'arrêtent et, marquant leur étonnement, regardent les fenêtres embuées dont s'échappe le chant. Émus à leur tour, ils écoutent en souriant. Certains fredonnent. Des flocons de neige tombent

mollement et blanchissent les trottoirs. Dans trois jours ce sera Noël !

À l'intérieur, bien au chaud, Polonais, Russes et Français se sentent unis par la musique, leurs soucis se sont envolés. Et le chant sublime se poursuit, coule au milieu des bougies vacillantes et des faces réjouies, mêlant, loin des horreurs du monde, hommes et femmes, croyants et incroyants, dans une communion magique.

*Thierry Schwab, avril 2025*

